

M. P. BONHOMME

ORGANISATEUR GÉNÉRAL DE L'ALLIANCE NATIONALE

Un groupe de mutualistes s'est réuni dernièrement pour fêter le trente-sixième anniversaire de naissance de M. P. Bonhomme, organisateur général de l'Alliance Nationale, et lui offrir un cadeau-souvenir. Au cours de l'adresse qui accompagnait le cadeau, on a rappelé en termes enthousiastes que M. Bonhomme, depuis son entrée dans l'Alliance Nationale, avait fondé plus de cent vingt cercles et bureaux de perception, et que ce résultat le plaçait au premier rang parmi ses confrères organisateurs de n'importe qu'elle



Photo. J.-R. Poirier, 3065 rue Notre-Dame

société en cette province. Des discours ont été prononcés par plusieurs personnes, en cette circonstance, entre autres par MM. le Dr J. Cypihot et E.-H. Godin, tous deux membres du bureau exécutif de l'Alliance, et ces messieurs ont déclaré que le héros de la fête était un des piliers de leur société. Ils lui souhaitèrent de consacrer encore, pendant de nombreuses années, son dévouement et ses facultés au succès de notre grande association de bienfaisance canadienne.

Nous avons cru devoir profiter de cette occasion pour publier le portrait de ce mutualiste distingué et donner quelques notes biographiques.

M. Bonhomme est un *self-made man*. C'est à l'école de l'expérience qu'il a puisé les leçons dont il a su profiter avec tant de bonheur. Né à l'île Perrot, en 1863,

il partit à l'âge de quatorze ans de la maison paternelle pour l'Ouest américain, et se mit rapidement au courant des méthodes d'affaires de nos voisins. Il revint au foyer vers l'âge de vingt et un ans, se maria, et prit la direction d'une agence de machines agricoles pour la province de Québec. Il conserva cette position pendant huit ans, puis il devint courtier d'assurances sur la vie. Deux ans plus tard, en 1894, il fondait son premier cercle pour l'Alliance Nationale, et depuis il s'est rendu au chiffre considérable que l'on sait.

Doué d'une grande énergie et d'une constance parfaite, patriote et philanthrope à un très haut degré, il a cru faire œuvre nationale et humanitaire en répandant les connaissances et les avantages de la saine mutualité parmi ses compatriotes. Ces derniers lui ont montré qu'ils appréciaient ses efforts en répondant généreusement à son appel, et il peut se flatter, aujourd'hui, d'avoir contribué pour une très large part à la prospérité des familles canadiennes en les mettant à l'abri des coups du sort et en éloignant la misère, toujours prête à frapper à la porte des maisons où la mort vient enlever le chef de famille.

PETIT POÈME EN PROSE

LE CERF

J'entrai au bois par un bout de l'allée, comme il arrivait par l'autre bout.

Je crus d'abord qu'une personne étrangère s'avancait avec un pot de fleurs.

Puis je distinguai le petit arbre nain, aux branches écartées et sans feuilles.

Enfin le cerf apparut net et nous nous arrêtrâmes tous deux.

Je lui dis :

— Approche. Ne crains rien. Si j'ai un fusil, c'est par contenance, pour imiter les hommes qui se prennent au sérieux. Je ne m'en sers jamais et je laisse ses cartouches dans leur tiroir.

Le cerf écoutait et flairait mes paroles. Dès que je me tus, il n'hésita point, ses jambes remuèrent comme des tiges qu'un souffle d'air croise et décroise. Il s'enfuit.

— Quel dommage ! lui criai-je. Je rêvais déjà que nous faisons route ensemble. Moi, je t'offrais de ma main, les herbes que tu aimes, et toi, d'un pas de promenade, tu portais mon fusil couché sur ta ramure.

JULES RENARD

Il faut aimer sa patrie sans rivale et être prêt à lui sacrifier ses plus intimes préférences. — GAMBETTA.

Le mécanisme de la guerre consiste en deux choses : se battre et dormir ; user et réparer ses forces. — CONDÉ.

plus de deux ou trois, entre lesquelles il nous faut choisir. C'est aussi bien ce que reconnaissent même les libres penseurs, et j'en sais qui les ont cataloguées ou inventoriées, ces solutions. La doctrine de la Providence en est une. Quand la vérité n'en serait pas garantie au chrétien par l'autorité de la révélation, je dis que cette solution serait encore la plus constante :

Tout commence ici-bas, mais tout finit ailleurs !

Ne fût-elle pas la plus consolante, je dis qu'elle serait encore la plus morale ; et, au contraire, quelle morale fonderait-on sur la "concurrence vitale" ou sur la dangereuse illusion du "progrès continu" ? Si elle n'était pas la plus morale, je dis qu'elle serait encore la seule capable d'éclairer les obscurités de l'histoire et de communiquer un sens aux agitations des hommes. Mais, Messieurs, si l'histoire, si la morale, c'est à-dire la charité ; si la consolation, c'est à-dire l'espérance, et si la révélation, c'est à-dire la foi, doivent sombrer ensemble dans le naufrage d'une doctrine, que faut-il davantage, et que sera-ce donc que la vérité ? Quand Bossuet n'aurait fait que poser la question en ces termes, nous ne saurions lui en savoir trop de gré, et c'en serait assez pour ne lui refuser ni le nom de "philosophe," ni celui de "penseur."

On le lui a refusé cependant. On lui a reproché de n'avoir eu d'autre philosophie que celle de ses "vieux cahiers de Navarre" ! On lui a reproché de n'avoir pas prévu Voltaire et le siècle de l'*Encyclopédie* ! comme si la philosophie n'était qu'un badinage, une espèce de sport, l'art de jongler avec les idées, ou comme si la profondeur, l'étendue, la force de la pensée se mesuraient à son inconsistance ! Nous pouvons juger de la valeur et de la sincérité du reproche. L'œuvre de Bossuet est là pour y répondre. Car, en terminant, Messieurs, si nous ramassons sous un seul point de vue tout ce que j'ai tâché de vous en dire, c'est alors et de là qu'il nous apparaîtrait mêlé de toute sa pensée aux controverses de l'heure présente. L'idolâtrie du "sens propre," c'est à-dire ce que nous nommons aujourd'hui du nom de *subjectivisme*, voilà ce qu'il a toute sa vie combattu ! La tendance de l'homme à ne se servir de la société que comme d'un moyen d'en sortir, c'est à-dire ce que nous nommons aujourd'hui du nom d'*individualisme*, voilà le grand danger qu'il a essayé d'écarter ! La défiance de nous-mêmes, voilà enfin ce qu'il nous a toute sa vie enseigné ! Qui dira que la leçon nous soit inutile ? et de quels maux nos sociétés sont-elles aujourd'hui plus profondément travaillées ?

Eminences,
Messieurs,
Mesdames et Messieurs.

Que la gravité de ces maux ne nous soit pourtant pas une raison de désespérer. Bossuet n'a jamais connu le découragement ; et certes, nous l'aurions bien mal entendu, je vous l'aurais bien mal représenté, ou plutôt je l'aurais trahi si, dans tout ce que je vous en ai dit, vous n'aviez senti sa confiance dans la bonté, dans le succès, dans le triomphe de sa cause. Oserai-je ajouter que, si l'on respire quelque part la même confiance, c'est ici, dans Rome, où, j'ai plaisir à le répéter. — l'insigne bienveillance du Souverain Pontife m'a permis de rendre cet hommage moins encore peut-être à l'incomparable orateur qu'au lutteur de tant de combats ? Et pour en témoigner ma profonde reconnaissance, je voudrais être autre chose ici qu'un "homme de bonne volonté" sans mission ni mandat de presque personne ; je voudrais être ce soir la voix de tout un pays. Mais si cette ambition m'est interdite, je craindrais que ce n'en fût une autre, — plus subtile peut-être sous son apparente modestie, — que de vouloir être seul à remercier le Saint-Père, et c'est pourquoi je terminerai ce discours en suppliant le pape Léon XIII de daigner agréer, avec mon humble hommage, l'hommage de tous ceux qui verront avec moi, dans l'accueil qu'il a fait à l'idée de cette glorification de Bossuet, une preuve nouvelle des sentiments particuliers du chef de la catholicité pour tout ce qui touche les intérêts, le rôle et l'avenir de la France.

FERDINAND BRUNETIERE,
de l'Académie française

LA PROPORTION D'HOMMES QUE L'AGRICULTURE, L'INDUSTRIE, LE COMMERCE ET LES PROFESSIONS LIBÉRALES FOURNISSENT À L'ARMÉE

L'AGRICULTURE, L'INDUSTRIE, LE COMMERCE ET LES PROFESSIONS LIBÉRALES

les quatre grandes sources de force et de vie d'un pays. Dans quelles proportions donnent-elles des soldats à notre armée ? En première ligne, l'Agriculture fournit généralement à la France presque la moitié de ses soldats. 44,74 p. 100. L'Industrie, par sa puissance relative, contribue à la composition de nos forces. Le

Commerce pour 12,85 p. 100, comprenant non seulement quiconque achète pour revendre, mais aussi les employés de commerce ; les Professions libérales, 10,91 p. 100.

On voit que le paysan et l'ouvrier représentent la grosse part des forces nationales. Plus ils sont nombreux, plus le pays est fort. Ils sont les artisans de la fortune d'un peuple.

Voici, d'après des statistiques précises, le nombre d'hommes fournis par les multiples branches des quatre grandes divisions : professions agricoles, industrielles, commerciales et libérales ; ouvriers des travaux agricoles.

122 918 ouvriers en pierre, 13 660 ouvriers en bois, 17 716 ouvriers en métaux, 22 151.

INDUSTRIE 31,5 p. 100.

Commerce 12,85 p. 100.

Professions libérales 10,91 p. 100.

Carte du Rendement Annuel Militaire de la France par Département.

ETTE carte complète cette page au-dessous de la carte de France.

On remarque certaines particularités dignes d'attention. Ainsi, l'Agrie et la Haute-Marne ne donnent pas plus de soldats à la France que les Landes et les Hautes-Pyrénées ; leur situation géographique est pourtant la plus favorable.

Les vallées profondes de ces deux départements ont montré souvent leur patriotisme. Se peut-il qu'elles oublient que le plus précieux service à rendre au pays est de lui donner des défenseurs ?

Le mécanisme de la guerre consiste en deux choses : se battre et dormir ; user et réparer ses forces. — CONDÉ.

Il faut aimer sa patrie sans rivale et être prêt à lui sacrifier ses plus intimes préférences. — GAMBETTA.